

Gérard Pourcel, Stéphanie Pelletier, Nicole Filion

Michel Lord

Numéro 149, printemps 2013

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/68489ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Lettres québécoises inc.

ISSN

0382-084X (imprimé)

1923-239X (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce compte rendu

Lord, M. (2013). Compte rendu de [Gérard Pourcel, Stéphanie Pelletier, Nicole Filion]. *Lettres québécoises*, (149), 34–35.



GÉRARD POURCEL

Chroniques d'une mémoire infidèle

Montréal, Pleine lune, coll. « Plume », 2012, 168 p., 21,95 \$.

Au hasard des rencontres

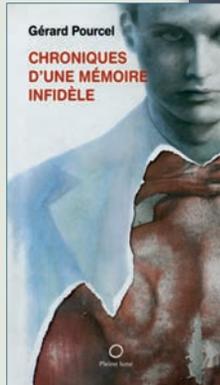
C'est avec des relents d'autofiction que le narrateur, d'origine bretonne comme l'auteur, ouvre ce recueil de « chroniques ». Les dix nouvelles qui suivent adoptent souvent la même posture, ce narrateur s'amusant à [se] rappeler des moments de sa vie à Montréal ou au hasard de ses pérégrinations.

Le hasard joue un rôle dans ces textes bien écrits, mais parfois comme rédigés au fil d'une plume élégante par un narrateur tantôt fasciné par le « cosmopolitisme du Marché Jean-Talon » et par « ces hommes et ces femmes qui ont eu le courage de s'exiler au pays du froid » (p. 26, 27). C'est sans doute pour cela que Pourcel s'intéresse à des faits divers, à des instantanés de la vie quotidienne, avec plus ou moins d'intensité d'une nouvelle à l'autre. Celle qui ouvre le recueil, « L'homme au prunier », illustre, enchevêtrée à un banal problème de stationnement, la relation brève et silencieuse entre le narrateur qui évoque sa Bretagne natale et un vieil homme qui cultive son jardin devant sa maison à Montréal.

Dans de nombreuses nouvelles, se profile l'orientation sexuelle du narrateur, gai sans vergogne, mais qui demeure extrêmement discret sur ses relations qui ont, comme dans la première nouvelle, plus à voir avec un voyeurisme de bon aloi qu'autre chose. Dès la deuxième nouvelle, « Stéphane », le narrateur manifeste son affection pour le jeune ainsi nommé, qu'il fréquente sans plus et qu'il retrouve un jour en bonne compagnie dans le village gai de Montréal. Dans « Le thé à la menthe », le narrateur se remémore les interdictions paternelles (ne pas quitter la Bretagne avant sa majorité), puis raconte un épisode de sa vie au Maroc, agrémentée de certaines caresses dans le cou d'un bel Arabe. Les événements tournent au tragique pour un « préposé » aux patients dans « Le préposé ». Au hasard des visites que le narrateur rend à une vieille dame, il fait la connaissance de ce jeune homme que l'on dénonce pour abus sexuel sur au moins un patient et qui connaît une vie atroce en prison, ce qui l'amène à poser l'acte fatal.

Parfois, ce narrateur s'efface pour donner la parole à des personnages en détresse, comme cette fillette dans « J'ai neuf ans, maman », qui relate son triste sort de réfugiée latino-américaine violée par un ami de son frère, malmenée par un père brutal qui la traite de putain et par un évêque impitoyable qui s'oppose à l'avortement. C'est un narrateur indéfini qui évoque, dans « Innu de passage », la fin tragique d'un jeune Innu tué apparemment par la police à Baie-Comeau.

Dans toutes ces nouvelles, Pourcel se montre très sensible à l'égard des marginaux, les laissés-pour-compte de ce monde. Il est aussi moins tendre pour ceux qui abusent des pauvres gens, comme ce bel États-Unien de la dernière nouvelle, « Un bistec a la Texana », qui travaille pour son père dans une industrie qui exploite les immigrants mexicains et qui finit par être piqué par un scorpion pour la plus grande joie du narrateur qui se paie alors un bon « bistec ».



GÉRARD POURCEL

Voilà donc un recueil de nouvelles au ton très personnel et qui, sans réinventer le genre, illustre avec un regard tantôt nostalgique, tantôt critique diverses facettes de notre monde.



STÉPHANIE PELLETIER

Quand les guêpes se taisent

Montréal, Leméac, 2012, 120 p., 16,95 \$.

Le bon grain et l'ivraie

La quatrième de couverture de ce premier livre de Stéphanie Pelletier parle de « l'amour de la vie » qu'ont en commun les personnages de ce recueil. Peut-être, mais ce qui ressort, c'est plutôt la relation de petites et grandes détresses vécues au quotidien.

Pourquoi avoir intitulé cela *Quand les guêpes se taisent*? Mystère, sinon que la nature, la campagne et l'arrière-pays servent de cadre à la plupart des quatorze nouvelles. De guêpes, pas l'ombre d'un nid, d'un dard ni d'un bourdonnement. Le silence n'est pas plus au rendez-vous. Alors, allez savoir...

L'ensemble demeure honnête. Serait-ce le fruit d'un cours de création littéraire, comme il est donné à penser quand on lit la dernière nouvelle, « Trois sous et une étincelle » (vaguement biofictive?), dédiée à un ami disparu, la narratrice évoquant justement un ami disparu, « une âme sœur littéraire qui s'en est allée » et avec qui elle suivait des cours de « création littéraire à l'université » (p. 112)? Peut-être. Elle se rappelle par ailleurs être allée à un « lancement de *Mæbius* », revue dans laquelle elle et son âme sœur ont leur « première publication » dont elle s'empresse de dire que c'est leur « première consécration » (p. 109). C'est un peu tôt dans la carrière pour être déjà « consacré », non?

Cela dit, que l'on ait affaire à un premier livre ne pourrait surprendre si le ton restait convenu, la matière assez rebattue et la manière correcte, sans plus. Il y a de cela, mais il y a plus, en raison justement des situations de détresse parfois mises en discours avec beaucoup d'intensité, parfois pas du tout.

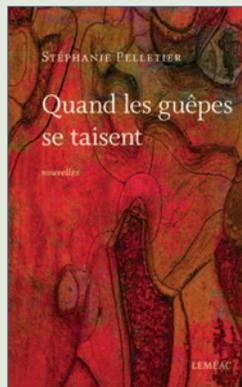
Ainsi, en guise d'ouverture, il y a dans « Les truffes », d'après le nom d'un dépanneur où elles achètent du vin, deux amies qui boivent beaucoup,



STÉPHANIE PELLETIER

cherchent à s'étourdir, blaguent tout en écoutant « de la musique sur son iPod » (p. 9). Ça ne commence pas sur les chapeaux de roues.

Côté plus intense, Pelletier offre des nouvelles où la mort rôde, s'en vient à petits ou à grands pas. « Tu vas mourir » est comme une complainte, un chant d'amour au ton sobre, adressé à un homme aimé qui se meurt du cancer. Un père et sa fille sont ensemble en raquettes dans la forêt dans « Tu t'es appuyé contre un arbre ». La fille s'inquiète du fait que son père ait besoin de reprendre son souffle, se rend compte que cette force de la nature commence à décliner.



Au milieu du recueil, on se demande bien pourquoi, Pelletier a placé la plus longue nouvelle (16 pages), « Les bergers belges », simple description d'un après-midi sur le bord de l'eau avec de beaux chiens. On se pose la même question au sujet de « Lequel de vous deux m'étreint ? », dans laquelle la narratrice accourt auprès d'un ami avec qui elle trompe son amant. Tout simplement. Dans « La Manic », une femme de la Côte-Nord ne veut plus revenir à Montréal, « là où le temps ne se continue jamais, mais est sans cesse coupé par les voitures, les gens, la rigidité des immeubles » (p. 75). On croit

rêver. Et foin de la cohérence, avec ce Montréal hors du temps, mais campé dans un temps coupé. C'est à y perdre son latin. On a trouvé mieux pour évoquer les particularités esthétiques de notre chère métropole.

À l'opposé et en filigrane, c'est l'éloge du terroir, revu et corrigé, qui se dessine. Dans « Les années », la narratrice s'adresse directement à la terre qu'elle tuitoie. Elle l'aime, la cultive, aime aussi les hommes, le sexe, mais préfère être seule, pleure, bref passe par tous les sentiments dont Maria Chapdelaine ne pouvait même pas rêver. Les sentiments sont à nouveau exacerbés dans la nouvelle la plus émotive, « Wendy », d'un réalisme terrible, fort juste — et très éprouvant pour ceux qui aiment les animaux — sur l'euthanasie d'un vieux chien.

Voilà donc un recueil où se mêlent le bon grain et l'ivraie, ce qui n'est pas si mal pour une première publication.



NICOLE FILION

Œuvres incomplètes. Chroniques, récits, nouvelles et bouts d'essais

Notre-Dame-des-Neiges, Trois-Pistoles, 2012, 402 p., 29,95 \$.

Une étrange conception de la littérature

Pour son neuvième ouvrage, Nicole Filion offre un fourre-tout qui aurait pu être intéressant si chacun des 83 fragments sans titre n'était pas si décousu.

L'écriture n'est pourtant pas mauvaise, étant le fait d'une auteure cultivée qui cite ses classiques et autres références, qu'elle jette plutôt dans le texte au milieu de clichés. Le texte échevelé sur les « maisons » se termine comme ceci, on se demande bien pourquoi : « Le temps est une arme à multiples tranchants, pierre qui roule n'amasse pas mousse, à la nue accablante tu, écrit Mallarmé. » (p. 95)

Le tout commence assez bien par une courte autobiographie sur le ton de l'humour léger. Le biofictionnel va d'ailleurs continuer de parcourir le livre, mais dans un « mélange » d'à peu près tout et surtout n'importe comment. Un des premiers textes porte sur le « 24 juin », mais c'est une sorte de dérive à partir d'un fait divers, la narratrice tombant sur une photo avec « deux dates en dessous » qui la plongent dans le « chagrin » (p. 27), puis « dans une sombre allégresse » (p. 31) pour finir par la faire rager contre quelqu'un qui parle à la radio. Un texte sur les « Louise » parle de leurs qualités alors que les « Nicole » sont nulles en tout : « Leur vie tout entière n'a été qu'une perte de temps. » (p. 67)



NICOLE FILION

Pauvres elles toutes, ces Nicole. Un autre texte (« L'eau, le pont, les remous »), parle d'abord de « l'eau [...] qu'il ne faut pas regarder ». Puis, la narratrice se retrouve dans la rue où un jeune homme lui demande du feu. Elle n'en a pas, il s'en va, et elle jubile : « Il m'est presque arrivé quelque chose. » (p. 70) Devant tant d'invention, le lecteur patient peine à persister dans sa lecture. Arrivé presque à la page 100, on peut lire un texte sur un autre texte, la narratrice se trouvant devant un gros livre d'Anastassia Tsvétaeva, dans lequel l'auteure incite vivement à l'écriture : « Écrivez, écrivez davantage ! Fixez chaque instant, chaque geste, chaque soupir ! » (cité p. 99) Et la narratrice de répliquer : « Assez ! C'est avec cette mentalité que nos rayons débordent de livres [...] je ne crois pas qu'il soit nécessaire de tout dire. » (p. 100)

Pourtant, c'est ce qui se passe dans ces *Œuvres incomplètes* dont la logorrhée m'a fait décrocher peu après ce fragment révélateur d'une étrange conscience littéraire.